

Des passés qui s'attrontent

Sophie Ernst est agrégée de philosophie, chargée d'études à l'Institut national de recherche pédagogique. Pendant la biennale de l'éducation, en ce moment à Lyon, elle a animé plusieurs ateliers et conférences consacrés à « l'histoire des mémoires blessées ». Elle-même petite fille de déporté, elle évoque l'émergence de « mémoires concurrentes » qui domine la reconnaissance partagée des souffrances et des fautes.

Les actes racistes et antisémites augmentent-ils dans les établissements scolaires ?

Il y en a, c'est sûr, mais il faut être prudent quant aux statistiques. L'inquiétude face au phénomène est trop récente pour l'être.

Il y a une source, on se rend compte que souvent, les affaires sont difficiles à qualifier, plus complexes qu'en apparence. Il est en tout cas impossible de dire que l'antisémitisme déferle. Les situations sont très diversifiées. Depuis dix ans, le Centre d'histoire de la résistance et de la déportation n'a par exemple eu aucune difficulté avec des scolaires. Ce sont moins les jeunes qui posent problème que toutes sortes d'associations militantes qui revendiquent, parfois avec des propos antisémites, une part du "devoir de mémoire" de leur droit à être des victimes... Le tout étant de faire que cela aille vers plus d'ouverture humaniste plutôt que de la concurrence entre communautés.

Les professeurs disent cependant qu'ils se heurtent à des réflexions lorsqu'ils abordent certaines périodes de ce l'histoire ?

Précisons que, du côté des mêmes « on se traite dans tous les sens », pas seulement de juifs ou d'arabes et c'est ce phénomène là qui m'inquiète. Du côté des juifs, à cause d'une anxiété liée à l'histoire, il y a sans doute

une plus grande sensibilité pour réagir. Si l'on revient à l'enseignement de la Shoah, les enquêtes contredisent les propos pessimistes, sans pour autant nier des difficultés liées à la culpabilité, l'émotion, l'effroi face à l'horreur... En ce qui concerne la

décolonisation et l'Algérie, la place dans les programmes existe, or on s'aperçoit que les professeurs sont encore moins à l'aise. Peut-être à cause de la représentation de la colonisation dans la mémoire française. Mais ce

sont des difficultés que l'enseignement peut surmonter.

Est-ce que vous n'êtes pas trop optimiste ?

D'abord, les établissements où ça se passe très mal sont localisés. On y trouve des problèmes de violence ou de fonctionnement des équipes. Dans certains endroits on a tendance à voir derrière chaque jeune de collège un immigré, assimilé à un musulman et un terroriste. Pourtant, s'ils sont soutenus par des outils bien faits et de la formation les enseignants peuvent faire évoluer les représentations. Le but est de retrouver une ouverture humaniste à la souffrance de l'autre, qui aille vers un respect et une solidarité accrues. Aujourd'hui, les incertitudes quant à l'avenir créent du ressentiment et de la concurrence dans le victimisme.

**PROPOS RECUEILLIS
PAR M.F.**